

VOULOIR.

Il ne faut pas croire que le premier venu puisse enseigner. Pour s'acquitter convenablement du ministère de l'instituteur, la première et la plus indispensable des conditions est de se sentir appelé vers cette carrière, d'avoir du goût pour l'enseignement ; en un mot, d'avoir une véritable vocation.

La personne qui se fait instituteur par spéculation, qui ne voit dans ces nobles fonctions qu'un gagne-pain machinal, un métier auquel son cœur ne prend aucune part, et son intelligence une fort médiocre seulement, cette personne, disons-nous, sera un mauvais instituteur. Il faut un homme dévoué, auquel une certaine instruction a suffi pour le convaincre de la nécessité et de la dignité de l'enseignement, et dont le cœur éclairé aspire à en faire connaître l'utilité et à en partager les bienfaits à une foule d'autres individus.

L'instituteur qui n'est pas animé de ces sentiments entrera en classe avec regret, et les heures qu'il y passera seront pour lui un véritable supplice ; son apathie se communiquera aux élèves et bientôt maître et enfants s'ennuieront de concert, et ces derniers ne feront que peu ou point de progrès.

Destiné à voir sa vie s'écouler dans un travail monotone, que le manque d'intelligence de certains élèves, la paresse et la distraction du plus grand nombre rendent plus pénible encore ; destiné à ne rencontrer le plus souvent autour de lui que la plus noire ingratitude de l'ignorance, l'instituteur succomberait infailliblement à sa tâche, s'il n'était soutenu par le sentiment profond de l'importance de ses fonctions, et si le plaisir d'avoir contribué pour quelque peu au bien-être général de la société n'était le digne salaire que lui procure sa conscience. — *Journal d'Education de Bordeaux.*

S. A. MICHAEL, instituteur.

Sur les Questions des Enfants.

J'étais assis hier au coin du feu ; mon fils jouait à côté de moi ; je lisais attentivement la curieuse relation d'une excursion en Chine, quand l'enfant me tira le bras et me dit : — Père, pourquoi... — Laisse-moi. — Pourquoi, en soufflant le... — Laisse-moi donc ! te dis-je. Mais, lui, avec cette providentielle obstination des enfants : — Pourquoi, en soufflant le feu avec un soufflet, l'allume-t-on ? Réponds-moi, père, dis-le moi... — Je n'en sais rien, repris-je avec une sorte d'impatience, et en le repoussant. Il s'éloigna, chagrin, et je me remis à ma lecture. Mais j'étais distrait ; mon attention, détournée un moment ne pouvait se reprendre au fil du récit ; et, malgré moi, sur ces pages, au milieu des noms étranges de ces contrées lointaines, je voyais toujours les yeux interrogateurs de l'enfant et sa mine évidemment curieuse. Bientôt donc, les rivages de la Chine s'éloignèrent de moi sans que je m'en aperçusse ; et ma pensée dérivant, je me mis à réfléchir à cet admirable *pourquoi*, qui fait le fond du langage de l'enfance. — Quel esprit d'investigation ! me disais-je, comme tout les frappe dans ce monde nouveau pour eux ! Il y avait une peine réelle sur sa petite figure, quand je l'ai repoussé. Et, en effet, comment ai-je pu le repousser ? N'est-ce pas une faute, plus qu'une faute, d'amortir ainsi cette ardeur, qui est comme la faim et la soif de l'intelligence ? N'est-ce pas, en quelque sorte, leur fermer les yeux ? Toujours écartés ils perdent l'habitude de voir ; les objets eux-mêmes n'ont plus pour eux leur signification, et nous plongeons dans la nuit ceux que nous sommes chargés d'éclairer. Mes réflexions devenaient des remords. — Ainsi, tout à l'heure, pourquoi avoir refusé de lui répondre ? pourquoi, lorsqu'il me demandait cette explication, lui avoir dit... — Je ne sais pas ? — A peine avais-je achevé ce mot, que je m'arrêtai, frappé d'un coup subit : — Pourquoi lui ai-je dit *je ne sais pas* ? repris-je avec lenteur, — par une raison bien impérieuse, bien puissante, bien honteuse... c'est que... je ne le sais pas !

Le livre me tomba des mains ; mon ignorance m'apparut pour la première fois dans toute son étendue ; et, comme en tombant mon livre s'était ouvert à la première page, je lus sur le titre :

Voyage dans l'Inde et dans la Chine. Voilà qui est bien étrange ! pensai-je : je me fatigue à apprendre ce qui se passe en Chine, et je ne sais pas pourquoi ce soufflet, dont je me sers à chaque moment, allume le feu qui me chauffe tous les jours ! Que dis-je, ce soufflet ? Mais ce clou qui le supporte, mais ce mur, où est attaché ce clou ; mais ces papiers teints qui recouvrent ce mur, d'où viennent-ils ? Et ce livre où je lis, et ce papier où j'écris, qui les fabrique ? Comment ? Où ? Depuis quand ? Les questions abondaient, les pourquoi se multipliaient ; je voyais pour ainsi dire chaque objet s'animer sous mes regards et m'interroger ! Tous ces mystères au milieu desquels j'avais vécu sans les comprendre ni les sonder, et qui se révélaient à moi, m'accablaient sous cet éternel *je ne sais pas*, mon unique et humiliante réponse.

La voix de cet enfant m'a réveillé de mon sommeil d'ignorance. J'en veux sortir pour lui. Je veux étudier ce petit monde qu'on appelle une chambre, pour l'y guider et lui en montrer les principales merveilles. M. Xavier de Maistre, ce délicat esprit, qui appartient au dix-huitième siècle par son badinage, et au nôtre par la rêverie, a écrit son charmant petit livre avec un mélange piquant de scepticisme et de sensibilité ; l'on y sent l'homme qui a vu Voltaire et qui a entrevu Chateaubriand ; mais en réalité son *Voyage autour de sa chambre* n'est qu'un aimable prétexte pour en sortir. Moi, c'est dans mon réduit même que je veux concentrer mes pérégrinations ; je pars en pèlerinage pour *chez moi* ! Et toi, cher interrogateur, toi dont l'obstination *pourquoi* m'a jeté dans ce nouveau mouvement d'idées, viens avec moi, écoute, regarde, instruis-toi, instruis-moi. — Enfants ! enfants ! nous vous aimons d'une affection bien profonde ; et cependant nous ne savons pas tout ce que vous êtes pour nous. Non-seulement Dieu nous a donné en vous des sources inépuisables de joie, mais vous nous servez d'instituteurs ; vos questions ingénues ouvrent nos yeux ; le besoin de vous instruire nous force à apprendre ou à réapprendre, et nous vous devons tout, même ce que nous vous donnons ! — *Journal d'Education de Bordeaux.*

ERNEST LEGOUVÉ.

Opinion de Socrate sur la Gymnastique.

Voici ce que pense de la Gymnastique le plus grand philosophe de l'antiquité.

Cette belle page des *Mémoires de Socrate*, par Xénophon, traduite par M. Talbot, sera plus éloquent que tous les raisonnements que nous pourrions faire à ce sujet :

« Socrate voyant qu'Epigène, fils d'Antiphon de Céphise, un de ses disciples les plus assidus, ne prend aucun soin de son corps, lui dit :

« — Quel corps étrange tu as, Epigène !

« — C'est qu'aussi, Socrate, je suis étranger aux exercices.

« — Ecoute, Epigène, nombre d'hommes, à cause de leur mauvaise complexion, périssent dans les périls de la guerre, et souvent aux dépens de l'honneur ; beaucoup pour le même motif sont pris vivants, et là, ils passent le reste de leur vie dans le plus dur esclavage, ou bien réduits à la plus triste des nécessités, payant parfois une rançon supérieure à leur fortune, ils traînent la fin de leur existence, privés du nécessaire et en proie au malheur ; d'autres enfin se font une honteuse réputation fondée sur la faiblesse de leur corps, qui les fait passer pour des lâches.

« Méprises-tu donc les punitions attachées à la faiblesse, et crois-tu pouvoir aisément les supporter ?

« Pour moi, je crois plus facile et plus agréable de se soumettre aux fatigues requises pour se donner un corps vigoureux.

« Ou bien penses-tu qu'une constitution délicate soit plus saine et plus utile, en toute circonstance, qu'une constitution robuste ?

« Cependant tout est bien différent pour ceux qui ont le corps en bon ou en mauvais état. La santé et la vigueur sont le partage de ceux qui ont le corps en bon état. Beaucoup, par ce moyen, se tirent avec honneur des périls guerriers et s'échappent dans des situations dangereuses ; d'autres secourent leurs amis,